

## DÉTOURS DE LA NON-MÉTHODE

*Dialogue*

Par **Bernard Lévy**

— Le sens de l'orientation ?

— Vous prétendez que je l'ai perdu.

— En effet.

— Mais pour le perdre encore me faudrait-il l'avoir jamais possédé...

— Vous me désorienterez toujours...

— Je veux bien vous croire. Mais pour vous, la désorientation que vous semblez éprouver, n'est que temporaire. Tandis que pour moi...

— Pour vous...

— Imaginez ma vie : toujours en quête de sens, en perpétuelle quête du bon sens...

— Je suppose qu'à force de chercher et l'un et l'autre, vous finirez par débusquer aussi bien l'un que l'autre...

— À coups d'essais et d'erreurs, on peut aller très loin...

— Miser sur l'expérience... Le procédé ne manque pas d'attraits...

— Quoi qu'il en soit, sortir de mon embrouillamini ou, si vous préférez, de la confusion où je suis plongé, est toujours une sorte d'événement pour moi...

— Pourquoi ?

— Parce que le paysage ne surgit jamais comme je m'y attends...

— Pour vous, aucun lieu n'est familier ?

- Tous les paysages s’effacent à mesure que je les traverse.
- Tout est donc toujours nouveau... La moindre promenade... La moindre course à faire...
- N’exagérons pas. Tout ce qui m’entoure ne représente tout de même pas perpétuellement le premier matin de ma vie. Non. Entre un endroit et un autre, je distingue des différences, des ressemblances, des nuances, des singularités... Mais je dirais qu’elles me paraissent souvent trompeuses, hasardeuses...
- Voilà peut-être pourquoi vous les confondez...
- Voilà surtout pourquoi je m’en méfie.
- Alors, pour éviter cet inconvénient...
- Je m’efforce de les déplier.
- Déplier... Comme une carte routière ou une carte de géographie ?
- Il m’arrive de situer le site où je me trouve sur une sorte de plan que j’étale devant mes yeux. Or je sais bien que la carte n’est jamais le territoire mais seulement sa représentation.
- Tout opaque et tout énigmatique qu’elle soit, cette représentation n’en demeure pas moins décryptable pour vous comme pour tout le monde.
- Justement, je considère les cartes comme des alliées bien que certaines d’entre elles me réservent souvent de vilaines surprises.
- Elles trahissent trop la réalité ?
- Non. Pour moi, telle n’est pas la question.
- Si l’espace vous égare et si les cartes vous semblent infidèles, que faire ?
- À tout prendre, entre la réalité (comme vous l’appellez et que je préfère désigner comme *l’état de nature* ou *la nature des choses*) et les mille façons de l’approcher, j’interpose un subterfuge. Il consiste à déployer ou à déplier une représentation qui se dresse pour moi comme un décor de théâtre.
- Une représentation, si je vous comprends bien, non pas cartographique mais scénographique.
- Dans la scénarisation qui en découle, je joue un rôle et même deux ; au besoin, trois ou quatre.
- Et quel avantage en tirez-vous ?
- La scénarisation des choses, des faits, des événements tout comme celle des phénomènes cachés (je ne dis pas occultes) et celle des obscurités de toutes sortes qui font irruption sans cesse dans

le cours de nos vies, peuvent être regardées comme des manières et des occasions d'instaurer un dialogue, une conversation, un débat...

— Je vous suis.

— Ainsi puis-je me dédoubler.

— Le truc n'est pas nouveau.

— Je vous le concède. Ses ressources n'en sont pas moins remarquables et l'étendue de ses applications est souvent négligée.

— Il est vrai que devant des situations épineuses, nous ne songeons pas spontanément à nous dédoubler.

— Quand on s'y arrête : des deux personnages ainsi mis en scène, l'un peut jouer le rôle d'un enquêteur et poser des questions ; l'autre, certes, n'a pas les réponses (ce serait évidemment trop simple). Mais, au moins, les interrogations qui se butent contre lui débusquent des plages d'ignorance.

— Ne pas savoir quelque chose, c'est déjà une connaissance.

— Mais attention ! Si ce n'est pas la lumière qui compte (elle est toujours trop éblouissante et, par-là, aveuglante sinon tape-à-l'œil, voire utopique ou alors diffuse et peu éclairante), l'obscurité n'est pas non plus d'un grand secours.

— Nous ne sommes donc pas très avancés.

— Dans le jeu de la conversation, il faut demeurer sensible aux effets d'une étrange logique.

— Qu'allez-vous m'annoncer ?

— Elle est du type *de deux choses l'autre*.

— Il n'y aurait donc rien entre le blanc et le noir ?

— Si, mais rien que de très banal. Pour moi, rien n'est moins exaltant que la succession (serait-elle chaotique) des infinies nuances de gris ! Je laisse à d'autres le plaisir d'y puiser quelque charme.

— Seriez-vous insensible à l'attraction des nuages ?

— J'abandonne leur exploitation aux laborieuses et météorologiques investigations des intelligences artificielles.

— Elles sont pourtant d'une merveilleuse efficacité ces intelligences, et vous pourriez vous adresser à elles pour vous orienter facilement.

— C'est juste mais ce n'est pas ce genre de béquille (ce genre d'application si vous préférez ce mot) qui m'intéresse.

— Vous ne voulez pas dépendre d'une machine ou d'un algorithme.

— Ne vous méprenez pas : je n'ai rien contre les prouesses technologiques. Au contraire, je suis fasciné par les performances et le soulagement matériel qu'offrent les appareils électroniques à tout instant et si spontanément dans tous les domaines.

— Alors quoi ?

— Quand bien même des systèmes d'orientation spatiale m'éviteraient de m'égarer, ils ne résoudreient pas mon problème fondamental en se limitant à me guider, les yeux fermés, comme un bon samaritain le ferait auprès d'un aveugle soucieux d'arriver sain et sauf à destination.

— Les machines ne vous ouvriraient donc pas les yeux.

— Ni l'esprit.

— Ah ! L'esprit ! Mais nous sommes loin de votre truc, de votre dédoublement, de votre théâtre, de son décor, de la distribution des rôles et de la conversation qui se dessine.

— Revenons-y. Acceptez de tenir pour acquis que ce n'est pas du contenu de la conversation qu'il faut attendre quelque chose.

— Dépliez-moi vite votre méthode.

— J'accepte avec réticence le mot de méthode. Notez que je ne le dénie pas. Mais, en l'occurrence, non-méthode me semble préférable.

— Non-méthode comme non-sens, non-conformisme, non-lieu, non-être ?

— Un peu de tout cela. Mais gardez-vous des non-amis (les faux-jetons), des non-figuratifs (les artistes adeptes de l'abstraction), des non-voyants (les aveugles), des non-croyants (les athées) et de toute une ribambelle de non-quelque chose sans rapport avec ma non-méthode.

— Ça fait beaucoup de « non-quelque chose » et de « non » tout court à éliminer. Vous semblez vous complaire dans ces climats du non.

— Eh bien non, justement !

— Quelle surprise ! Ce n'est pourtant pas ce que vous laissez entendre avec tous vos « non » ? Non-cesti, non-cela, non-par-ci, non-par-là, non-à-rien, non-à tout, non-merci, non-sans-blague, non-dits, non-tu, non-su, non-vu, non-cru, non plus, non-réclamé, non-déclaré, non-de-non...

— Non, non, non...

— Quoi non, non, non ?

— Non, non, non quoi !

— Oui, alors ?

— Non.

— Non ?

— Non !

— Vous ne savez dire que ça : non !

— Nous sommes en train de nous égarer... Ne croyez-vous pas qu'entre oui et non...

— Qu'y a-t-il, pour vous, entre *oui* et *non* ?

— Je ne sais trop : un fossé, un gouffre, un océan. Surtout, il n'y a ni *oui* ni *non*.

— Cependant rien ne vous empêche d'imaginer que pour un *oui* ou pour un *non*, entre un *oui* et un *non*, le moindre paysage offre une infinité de *oui* et une infinité de *non*.

— Rien de plus divertissant que votre pêche aux *oui* et aux *non*. Puis-je revenir à notre propos ?

— Je vous en prie.

— Tout discours suppose une méthode.

— Tout discours... Je souscris à ce point de vue.

— Je poursuis mon idée. Toute méthode repose sur des preuves.

— Toute non-méthode se forge dans l'épreuve.

— Oh, la fine nuance ! Non-méthode ? Si vous y tenez... Allez : adopté !

— Vous avez bien noté que ce n'est ni de la conversation ni de son contenu que provient le salut. C'est donc le jeu, le jeu en tant que tel qui importe. Il est à la fois porteur du message et le message : le mode de connaissance et la connaissance même. Il est la marche à suivre – la démarche si vous préférez – et la marche. Pour qui cherche à s'orienter, le jeu se mêle étroitement au paysage, mais ne se confond toutefois pas avec lui...

— Tout cela me paraît fort nébuleux...

— Vous pouvez, si vous le voulez bien, prendre le paysage au sens figuré.

— J'allais vous demander si vous incluez dans votre notion de paysage des forêts d'équations à résoudre, des montagnes de formulaires à remplir, des torrents de discours à subir, des gouffres de figures géométriques à désenchevêtrer, une musique aux discordances sans fin, une ville aux noms de rues qui s'effacent à mesure que l'on y marche, la mer à boire...

— Je vous propose un détour.

— J'attends un panorama qui vaille l'excursion.

— Excusez-moi de vous détromper une fois de plus : le voyage que je vous convie à entreprendre se profile non comme une excursion mais comme une incursion.

— Incursion, après tout, me paraît plus juste, en effet. Vous voyez, je ne suis pas mauvais joueur : je vous emboîte le pas.

— Le dédoublement que je vous propose d'opérer et la théâtralisation qui en découle viennent rompre le sortilège qui me frappe (l'absence du sens de l'orientation); ils viennent aussi balayer la paresse ou le fatalisme qui l'accompagnent, soit de m'en remettre au hasard pour trouver mon chemin.

— Suffit-il de nommer les choses pour qu'elles se matérialisent ?

— Seuls les mauvais poètes profèrent de telles âneries. En revanche, trouver auprès d'un autre – quand bien même il serait artificiel ou imaginaire – une source de confiance qui tienne de l'oubli de soi et qui neutralise tout ce qui entrave la maîtrise de certains obstacles, procède d'un plaisir, plaisir de se découvrir *autre* et ainsi de se trouver doté, au moins temporairement, des germes de qualités dont on se croyait dépourvu.

— Ainsi vous n'éprouvez plus de difficultés à vous orienter.

— Hélas... Je n'ai pas toujours la présence d'esprit de me fabriquer un théâtre où me produire dans un rôle qui me conviendrait...

— Dommage.

— En revanche, devant des situations qui n'exigent pas de solutions immédiates, – les états de crise prolongés, par exemple, – ou devant des difficultés d'apprentissage de choses compliquées comme l'assimilation d'analyses mathématiques complexes, la non-méthode s'impose peu à peu avec bonheur. L'un des deux personnages est indulgent et l'autre riche d'une infinie bienveillance.

— Vos histoires de double, de dialogue... Vos chemins, vos pistes, vos sentiers qui ne sont pas sans rapport avec le paysage qui vous désoriente... Ce fatras me fait bien rire.

— Riez. C'est déjà ça. Du chaos (à peu près l'équivalent du paysage pour moi) n'espérez trouver aucun ordre; il faut plutôt y tailler une ouverture, effectuer une percée, une rupture. Telle se dessine la condition pour maîtriser le paysage autant dans son sens propre que figuré.

— Quel programme!

— Car le paysage est aussi redoutable qu'une bête féroce affamée. Sa violence rentrée (sa fausse candeur) trahit une intelligence démiurgique, voire démoniaque... Ce tableau que j'évoque et que je préfère désigner sous le nom d'*état de nature* est un ennemi contre lequel je suis en guerre.

— Maîtriser le paysage... Pourquoi ne pas le dompter? Et, dans le même élan, l'appivoiser?

— Contrairement à moi, la plupart de nos congénères perçoivent d'emblée le paysage (dans son *état de nature*) comme un allié. Ils n'en redoutent pas moins ses humeurs et ses soubresauts : séismes, sécheresses, déluges, épidémies, canicules... Encore que beaucoup d'entre eux (et pas les moins informés) se sentent coupables de provoquer ces sinistres. Quel retour au primitivisme fétichiste que l'on croyait avoir éradiqué!

— Personne ne vous demande d'épouser le paysage.

— Si, justement. Et même avec l'autorité d'une injonction!

— À vous entendre, dans la mécanique de ce système, toute distanciation serait suspecte d'hérésie et reviendrait à vous exclure de tout discours recevable.

— Et donc du problème à résoudre.

— Vous évoquez là votre rapport hostile ou polémique avec votre *état de nature*, n'est-ce pas?

— État dont l'un des avatars durs et têtus est le paysage.

— Tout ça me paraît bien flou.

— Revenons au dédoublement. Un personnage peut s'appeler *Je* et l'autre *Moi*. Il s'agit certes de la même personne. Si *Je* soudain est un autre, *Moi* l'est aussi quoique ce ne soit pas le même autre.

— Voici donc *Je* et *Moi* dotés d'attributs distincts.

— Ainsi *Je* et *Moi* ne coïncident plus tout à fait. Leur différence ouvre un espace qui n'est ni noir ni blanc, ni gris non plus. Il est incolore. Il est vide. *Je* et *Moi* le partagent. Et c'est par ce vide, cette place soudain disponible, qu'il devient possible d'accueillir le paysage.

— Mais dès lors, il n'est plus un hôte étranger opaque et mystérieux. Puis-je le voir comme un greffon?

— Oui, un élément complémentaire qui se pose comme le sujet d'une énigme autant pour le *Je* que pour le *Moi*.

— Il se présenterait donc à la fois comme une bouture et une césure entre *Je* et *Moi*. Une manière de relier ce qui est disjoint.

— D'autres que moi évoquent, à ce sujet, la figure d'un nœud. Je souscris volontiers à cette appellation, à cette nuance près, cependant, que dans la relation dramatique établie entre *Je* et *Moi*, le

dénouement coïncide avec l'appropriation d'une connaissance nouvelle : en l'occurrence, pour moi, la bonne direction à prendre.

— À la bonne heure!

— Je résume : je suis et je ne suis pas le paysage; je suis et je ne suis pas un autre; je me mets en scène tout en étant acteur, décor et accessoires...

— Dans ces conditions, la question d'avoir ou non le sens de l'orientation...

— ... ne se pose plus.

— CQFD : Ce Qu'il Fallait Démontrer.

— Quant à mettre la non-méthode en application...

— C'est adopter un chemin certes peu sûr mais un chemin tout de même...

— ... qui mènera bien quelque part.

— Peut-être. Peut-être pas.

— Voguer en bonne intelligence avec l'incertitude...

— Belle épreuve!

— Beau programme! Il dessine la promesse d'une prouesse.

— Et, quoi qu'on en dise, toute méthode qui se revendique comme telle demeure inséparable d'un doute. Ce doute l'accompagne aussitôt qu'elle est formulée, n'est-ce pas?

— Une non-méthode échappe-t-elle à cette rigueur?

— Encore moins.

— Si je vous comprends bien, dans l'exercice de votre *non-méthode*, le doute revêt les habits de l'approximation bourrés de poches d'erreurs, de rapiécages d'indistinctions multiples, de faux-plis moqueurs, de revers râpés jusqu'à la trame...

— Ce doute-là se distingue de l'autre (indissociable de la méthode et de sa rigueur) en ceci qu'il précède le procédé.

— Il doute du doute.

— Il doute du doute du doute...



- Bon, bon, bon... Prenez garde : vous allez vous égarer.
- Douter du doute du doute et douter encore.
- Vous allez m'égarer avec vous.
- Après tout ce n'est pas si inconfortable.
- Ne comptez pas sur moi pour vous suivre dans ce labyrinthe.
- L'exercice en vaut la chandelle...
- ... et sa flamme, doute compris.
- Elle éclaire le paysage à sa façon.
- Faute de meilleure lumière...
- Bonne route!

### Notice biographique

Auteur de recueils de nouvelles, **Bernard Lévy** poursuit aujourd'hui une carrière d'écrivain, d'éditeur, de commissaire d'exposition et d'animateur culturel à Montréal. Critique d'art, il a dirigé la revue *Vie des Arts* de 1992 à 2018.